

Patrick GILORMINI

ESDES- CRESO - Université Catholique de Lyon

CREG-Université de Grenoble Alpes

pgilormini@univ-catholyon.fr

L'arraisonnement du monde par l'industrialisme saint-simonien :

Une perspective heideggérienne

Notre recherche s'inscrit dans une perspective de dénaturalisation du phénomène de la « responsabilité sociale des entreprises » qui constitue un des mythes persistant de l'idéologie managériale. La RSE et ses manifestations organisationnelles et gestionnaires contemporaines, est en effet un artefact socialement construit dont il convient de mettre en évidence les conditions institutionnelles, sociales et historiques. Afin de prendre nos distances par rapport à la « nature » et à l' « essence » de l'entreprise socialement responsable, nous adoptons une démarche généalogique qui s'attache à mettre à jour comment, entre 1815 et 1860 certains discours et formes de savoirs et de pouvoirs ont émergé pour constituer au début du XX^{ème} siècle une configuration gestionnaire ayant permis au discours managérial de prendre corps.

A cet effet, nous examinons l'impact des techniques managériales émergeant en Europe continentale depuis le XIX^{ème} siècle, sur la nature et le sens de l'existence humaine au niveau de la personne, de la société, de la nature et de l'*Etre*. Cette communication examine dans un premier temps les racines saint-simoniennes des techniques d'administration des entreprises qui ont été diffusées en France au début du XX^{ème} siècle, par Henri Fayol (§1). Nous d'identifions ensuite, à partir de la figure du *Travailleur* chez Ernst Jünger, comment la première guerre mondiale a donné lieu à une mobilisation totale de l'homme et de la nature au nom du progrès (§2). Ceci nous conduit à interroger avec Heidegger l'impact de l'essence de

la technique sur le destin de l'*Etre* à notre époque (§3). La technique est ici envisagée comme le fait d'émanciper l'être vivant de la contrainte du contact corporel avec des présences dans son environnement. Elle est un mode de dévoilement de l'*Etre* et une production de l'*étant* sur la voie de l'utilisation d'outils de nature logique et matérielle. Nous examinons dans quelle mesure la technique managériale fut rendue nécessaire par l'expansion des réseaux de « serres » qui, tel le Palais de l'Industrie des saint-simoniens, ont ravagé la terre et avili les formes naturelles en les réduisant à leur simple utilité (§4). L'homme court le danger de concevoir tout *étant*, y compris lui-même, comme un simple matériau de construction et de rentabilisation orienté en vue de la maximisation du profit. La technique gestionnaire oubliant l'*Etre*, ne s'en tient plus qu'à l'état d'*étant* éclairé comme objet truqué et oublie les autres modes du dévoilement de la proximité de l'*Etre*. Nous concluons provisoirement que le recours au management humaniste laisse dans un angle mort l'*ek-sistance* de l'homme, qui est le fait de se tenir dans l'éclaircie de l'*Etre*. Le management humaniste n'est encore qu'une dissimulation, un recours à l'*étant* le plus proche, l'homme, mais qui oublie par-là, le tout proche, l'*Etre* qui se dissimule (§5).

1. Du Catéchisme des Industriels à L'Administration industrielle et générale

Jusqu'à la diffusion des théories de l'école des relations humaines dans les années 1960, l'enseignement classique du management en France a été marqué par la pensée d'Henri Fayol (1841-1925). Diplômé de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, il entre 1860 comme ingénieur divisionnaire aux Houillères de Commentry puis en devient le directeur, six ans plus tard. Il est nommé directeur général de cette compagnie en 1888, avant d'en être à partir de 1918 un de ses administrateurs. Son expérience de l'exploitation minière le conduit à développer des méthodes de travail qui tiennent compte d'une part des nécessités de la nature (géologie, hydrographie...) et des nécessités des tâches à accomplir par les hommes pour extraire le charbon (composition et organisation des équipes, sécurité des personnes...).

Sa formation et ses premières expériences à Commentry-Fourchambault sous la direction de Christophe Stéphane Flachet-Mony (1880-1884), ont largement été influencées par l'industrialisme saint-simonien. (Peaucelle, 2003) Au-delà de la diversité des courants qui les traversent, les disciples de Saint-Simon visaient à achever la Révolution Française en remplaçant la domination des hommes sur les hommes de l'ancien régime, par une domination des hommes sur la nature. (Musso, 2006) Influencé par les enfantinistes du cercle

des Frères Pereire, Henri Fayol préfère à l'appropriation par les conquêtes guerrières et la domination, le développement d'une hiérarchie capacitaire confiant la direction des entreprises aux savants et aux industriels. Il partage la vision de l'économiste Michel Chevalier (1806-1879), ancien « apôtre » de Ménilmontant, pour lequel il y a d'étroites relations entre le réseau des banques et le réseau des lignes de chemin de fer : « l'un des deux étant tracé avec la figure la plus convenable à la meilleure *exploitation du globe*, l'autre se trouve par cela même pareillement déterminé dans ses éléments essentiels. » (Chevalier, 1832)

Les saint-simoniens comme Prosper Enfantin (1796-1864) et Ismaïl Urbain (1812-1884) ont pleinement justifié la mise en place du système colonial avant de participer eux-mêmes par des travaux de génie civil, à la mise en valeur capitaliste des terres et des cours d'eau en Egypte puis en Algérie. La même perspective guida l'assainissement et la mise en valeur des Landes par les Frères Emile (1800-1875) et Isaac Pereire (1806-1880). Ces derniers investirent dans la construction de canaux, de chemins de fers et l'exploitation foncière à des fins touristiques (Arcachon) qui relèvent de la même logique économique consistant à faire circuler les hommes, les capitaux, les savoirs et les matériaux. (Autin, 1984)

Les élèves des Ecoles Polytechnique, des Ponts et Chaussée et des Mines ont massivement adhéré à l'idéologie saint-simonienne. L'âge d'or de l'industrialisme à la française durant le Second Empire où les saint-simoniens seront aux affaires, est caractérisé par (1) un esprit de conquête et d'exploitation optimale des ressources humaines et naturelles du monde ; (2) le goût des mathématiques introduisant le calcul dans les activités industrielles par l'étalonnage, la standardisation, et la séparation entre préparation et exécution des opérations ; (3) la constitution d'un corpus de connaissances portant spécifiquement sur l'application de la science aux techniques et permettant d'identifier des principes généraux auxquelles obéissent les différentes fabrications et leurs opérations détaillées. (Coilly & Régnier, 2006) En embrassant d'un seul coup d'œil l'horizon immense des procédés de fabrication, les connaissances technologiques confèrent à leurs détenteurs une légitimité que ne possédaient ni les savants ni les artisans traditionnels. La conviction des ingénieurs saint-simoniens réunis dans le sillage de Prosper Enfantin est que l'activité industrielle peut être contrôlée et planifiée par le haut. (Picon, 2002, pp. 203-220)

En 1916, Henri Fayol publie un texte phare (*Administration industrielle et générale*) qui regroupe les principaux éléments de sa doctrine issue de son expérience professionnelle et des enseignements qu'il tire déjà de la première guerre mondiale. Il répartit les opérations de

l'entreprise en six catégories représentant autant de fonctions : technique, commerciale, sécurité, financière, comptable, administrative. Cette dernière qui consiste à prévoir, organiser, coordonner, et contrôler est essentielle pour diriger une entreprise. Henri Fayol énonce les principes généraux d'administration qui constituent les fondements de la fonction de direction : spécialisation des tâches, coordination hiérarchique, unicité de commandement, ordre et discipline, substitution des intérêts particuliers à l'intérêt général, rémunération suffisante et équitable, initiative, stabilité interne et union du personnel. Ils sont la déclinaison des principes saint-simoniens de bonne gouvernance d'un Etat au niveau d'une organisation. Ils répondent à trois objectifs: fixer des critères, des contraintes et des règles saines de comportement qui assurent une production efficace et une bonne administration des choses mais aussi des hommes.

Henri Fayol prend sa retraite au milieu de la première guerre mondiale. Il montre dans ses écrits que le commandement est d'abord une affaire d'organisation, pour que les hommes obéissent il faut concevoir une structure adaptée et que le commandement n'est pas l'affaire du seul chef d'entreprise mais celle de tous ceux qui occupent un nœud dans l'organigramme. L'exercice de la fonction dirigeante est pour Fayol comme pour les saint-simoniens non pas une affaire de classe, de prérogatives familiales ou d'habitudes culturelles mais de capacités et de compétences. La fonction de commandement est pratiquée aussi bien par les contremaîtres que par les directeurs généraux.

Nous assistons ici à un élargissement des acteurs enrôlés dans la direction de l'entreprise dont rendra compte quelques années après la fin du premier conflit mondial, l'écrivain Ernst Jünger (1895-1998) dans *La Mobilisation Totale* et *Le Travailleur*.

2. Le management comme technique de mobilisation totale

Les saint-simoniens voyaient venir la fin des conflits entre l'Orient et l'Occident, parmi eux les disciples du Père Enfantin vivaient dans l'attente de la venue de la Mère. Leur conception romantique de l'intérêt général s'enracinait dans l'avènement d'une organisation associant science, technique et poésie en vue d'un âge d'or qui n'était pas à l'origine, mais devant eux. C'est dans le même esprit qu'au début du siècle suivant Ernst Jünger envisage l'avènement d'un *Etat universel* soumis à un ample mouvement général d'accélération progressive. (Jünger, 1990)

« L'acte de mobilisation revêt un caractère toujours plus radical dès lors que, dans une mesure croissante, toute existence est convertie en énergie, et que les communications subissent une accélération accrue au profit de la mobilité. » (Jünger, 1994, pp. 106-108) Les saint-simoniens avaient anticipé ce que constate Jünger en 1930, à savoir que l'abolition des états monarchiques et la réduction des privilèges de classes ont entraîné la disparition de la notion de classe guerrière ; la défense armée du pays n'est plus l'obligation et le privilège des seuls soldats de métier, elle devient la tâche de tous ceux qui sont susceptibles de porter les armes. Depuis le Second Empire, l'essor des réseaux de chemin de fer et des banques comme sociétés de capitaux a permis de faire face à l'énorme augmentation des dépenses d'équipement de la nation. Le montant limité du trésor de guerre de l'Etat ne pouvait plus faire face aux frais entraînés par la conduite d'hostilités étendues sur plusieurs fronts. La France n'a pu « gagner » la première guerre mondiale face à l'Allemagne qu'en exploitant tous les crédits et en réquisitionnant jusqu'au moindre sou épargné pour maintenir sa machine productive en marche. L'esprit de la guerre représenté jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle par une action armée circonscrite, s'est estompé de plus en plus au profit d'une représentation « mondiale » bien plus large qui la conçoit comme un gigantesque processus de travail. La catastrophe de première guerre mondiale plonge ses racines dans l'alliance étroite du génie de la guerre et de l'esprit de progrès. L'esprit de progrès qui s'est manifesté en France avec les disciples du *Nouveau Christianisme* (Saint-Simon, 2013), a constitué une foi dont l'audace a ouvert vers l'infini la perspective finaliste de l'utilité économique. « À côté des armées qui s'affrontent sur le champ de bataille, des armées d'un genre nouveau surgissent : l'armée chargée des communications, celle qui a la responsabilité du ravitaillement, celle qui prend en charge l'industrie d'équipement – l'armée du travail en général. » (Jünger, *Le Travailleur*, 1994, pp. 106-109)

Pour Jünger, le travailleur n'est pas le représentant d'une certaine classe sociale. Il est une *Figure (Gestalt)*, c'est-à-dire une instance métaphysique, un archétype qui impose une certaine forme au monde. L'essor du travailleur-soldat, accompagné par les premiers développements des sciences du management n'est qu'une manifestation de cette *Figure* du travailleur qui tend à se donner dans l'espace visible un type humain qui lui soit propre. Ainsi, le phénomène de la mobilisation totale, éprouvé lors de la première guerre mondiale est la conséquence de l'avènement d'une métaphysique du travail dont l'industrialisme saint-simonien constitua les prolégomènes. Publié en 1932, *Le Travailleur* d'Ernst Jünger, préfigure un techno-fascisme qui affirme sa foi dans l'imminence d'un ordre salvateur nouveau permis

par le déploiement de la technologie. Jünger désigne cet ordre comme étant celui de la «domination planétaire de la figure du *Travailleur*». Pour beaucoup de nationalistes des années 1920, seul un développement technologique poussé pouvaient restaurer la puissance des nations exsangues. Ernst Jünger appartient à une génération qui se vit comme la première à se réconcilier avec la machine et à voir en elle non seulement l'utilité mais aussi la beauté. Or, la technologie n'est pas un outil neutre et les démocraties libérales et bourgeoises ont beaucoup de mal à en maîtriser les effets. La technologie est autoritaire par essence. Elle nécessite pour être efficiente l'instauration d'un gouvernement fort au niveau des nations et des organisations. Refuser le progrès technique revient à freiner le redressement national et l'apparition d'un homme nouveau rédempteur. (Jarrige, 2014, pp. 141-142)

Les saint-simoniens voyaient dans la révolution de 1789, une crise nécessaire à l'instauration du nouvel ordre industrialiste. De même, Jünger voit dans « catastrophe » de 1914-1918, la condition a priori de l'évolution de la pensée. Constatant que l'ancienne distinction entre les forces mécaniques et les forces organiques perd ses droits il en appelle à la « fusion indifférenciée » de deux mondes, l'organique et le mécanique, dont le « symbole », dit-il, est la « construction organique » (Jünger, 1994, p. 220). « L'organisation » fut le grand dessein du XIX^{ème}, par rapport à la révolution qui fut une désorganisation. Le dessein du XX^{ème} siècle apparaît s'inscrire dans les « conquêtes de la technique et l'entrée en possession illimitée de l'espace qui pressent obscurément la volonté de puissance la plus secrète » (Jünger, 1994, p. 77) .

A partir de son expérience du front et de ses sacrifices extatiques Jünger fait appel à un réalisme héroïque pour qui il n'est pas de retour en arrière possible. Il incarne une génération qui prétend construire ce nouvel ordre : « Notre tâche, dit-il, est de jouer notre va-tout et non de contrer ce temps » (idem). Pour lui, toute protestation romantique est nihiliste tant qu'elle reste une simple opposition à un monde qui se meurt mais auquel elle reste liée. Ce n'est que lorsqu'une telle protestation sait se montrer « authentiquement héroïque » qu'elle peut sortir «de l'espace romantique pour accéder à la puissance ». En réclamant cela Jünger exige le passage à l'« action offensive » (Jünger, 1994, p. 88) Sans doute « le globe terrestre est recouvert de débris d'images fracassées » ; il est tout aussi vrai que l'on assiste «au spectacle d'un déclin qui ne peut se comparer qu'aux catastrophes géologiques ». Mais Jünger voit dans l'âge nouveau - dans l'« âge des masses et des machines » - « la gigantesque forge où vient s'armer un empire en pleine ascension.» Dans sa perspective, tout déclin apparaît comme un creuset préliminaire bienvenu (Jünger, 1994, p. 112) . Jünger se fait l'apôtre d'une religion

nouvelle, prenant déjà la relève de l'ancienne : « On voit ici se substituer à la religion, et plus exactement à la religion chrétienne, la connaissance qui assume le rôle du Rédempteur » : « la tâche de libérer l'homme de la malédiction du travail [...] échoit à la technique » Aussi la technique, s'opposant à la religion en mettant fin à la malédiction chrétienne du travail, constitue-t-elle « le moyen le plus efficace, le plus indiscutable de la révolution totale » (Jünger, 1994, pp. 212-213) La révolution en cours est donc une révolution religieuse, où la Figure du *Travailleur*, qui mobilise le monde, apparaît comme la vraie médiation entre l'homme et la technique (Jünger, 1994, pp. 197-198). Cette mobilisation conduit à l'apparition de la grande entreprise moderne qui possède de multiples unités distinctes et qui est dirigée par une hiérarchie de travailleurs salariés. Les organisations sont des structures mises en place pour administrer des activités économiques en expansion, mobilisant toujours plus de ressources financières, naturelles et humaines. Apparaît alors aux côtés de celle du travailleur, la figure du manager qui est la main visible qui maintient fermement la mobilisation des travailleurs. (Chandler, 1988)

3. Heidegger : ce que la technique managériale dit de notre conception de l'*Etre*.

La conception courante de la technique est celle des moyens que nous mettons en œuvre pour arriver à nos fins, elle est instrumentale et anthropologique. L'instrumentalité se caractérise par la causalité qui est le rapport entre les causes (matérielle, formelle, finale ou efficiente) et les fins. Une cause est non seulement ce qui produit des effets, mais aussi ce dont on répond, ce qui nous concerne et dont nous avons pouvoir de répondre par nos actes. Ce qui est en cause est ce qui fait venir quelque chose en présence devant nous et donc quelque chose qui nous concerne directement. Produire, causer quelque chose c'est le faire apparaître : « L'acte dont on répond a le trait fondamental de ce laisser-avancer dans la venue » (Heidegger M., La question de la technique, 1958, p. 15). Produire c'est faire venir à l'*Etre*, amener à l'avant, c'est présenter, dévoiler : ἀλήθεια (aletheia). La technique c'est ce qui met en avant, en présence. Elle est essentiellement production au sens de dévoilement plutôt que de fabrication. Pour Heidegger les temps modernes sont ceux où la production prend la forme de la provocation (Heidegger M., 1958, p. 20). La technique moderne convoque la nature à livrer une énergie qui est comprise comme un stock : extraite, accumulée, gérée selon les besoins préétablis des hommes. Il ne s'agit pas de préserver une nature vivante, une terre en rapport avec un ciel, mais de prélever de l'énergie, le plus rapidement possible et le plus possible à un moindre coût. L'époque contemporaine est celle

où l'homme perçoit tout sous la forme du dispositif et du fonds exploitable, y compris lui-même et perd simultanément son *Etre* propre. Un tel dévoilement de la nature est dirigé et assuré par la raison. C'est un arraisonnement (*Gestell*) de la nature qui est commise à se montrer comme un fonds, un complexe de forces qui sont mises en demeure de fournir de l'énergie. L'arraisonnement n'est pas un acte technique mais est la manière dont le réel se montre et nous convoque nous-même. La provocation qui témoigne de la technique moderne est une manière particulière de la production, de l'*Etre* produit. L'homme ne décide pas de son destin, mais il est destiné car il lui échoit d'avoir à être. Le destin est la façon dont l'*Etre* se donne à nous. Or l'arraisonnement est la façon dont nous sommes appelés à être. Heidegger y voit un danger. (Heidegger M. , 1958, p. 36) Le danger auquel l'arraisonnement nous conduit est que nous perdions de vue l'*Etre*, que nous soyons déterminés et emportés dans cette vision raisonnante et ne puissions plus nous rendre libres de nos actes. Le danger est de perdre de vue que toute action est un mode d'amener à la présence, d'habiter une réserve d'énergie plutôt qu'un monde. Nous sommes menacés de perdre de vue la dimension éthique de nos existences pour ne plus nous considérer que comme des stocks. Heidegger qualifie la tonalité affective de notre époque comme l'absence de détresse. Nous devons éprouver la détresse extrême qui est celle de l'absence de détresse : quand plus rien ne nous questionne, quand rien ne survient, la détresse humaine est à son comble, car l'homme perd le rapport à ce qui le concerne, la question de son *Etre*. Pour Heidegger, l'homme doit revenir à la *ποίησις* grecque, qui est une forme de dévoilement, de faire venir au jour. L'art pourrait être pour l'homme moderne un moyen de retrouver son rapport authentique à l'*Etre* et à lui-même.

C'est la manière métaphysico-scientifique de voir le monde constitutive de l'occident qui a rendu inévitable la condition aliénée et errante de l'homme moderne. Sous l'empire de la rationalité instrumentale, la barbarie récurrente issue de la technologie et de la consommation de masse devient constitutive de la condition humaine. (Steiner, 1981, p. 46) Comment peut-on parler de responsabilité sociale de l'entreprise alors que la technique moderne du management participe de notre oubli de l'*Etre* ? Les techniques managériales participent d'une part au règne de la volonté de puissance et de la domination absolue de l'*étant*, et d'autre part, au dévoilement du réel comme stock de puissance. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, sous l'influence des établissements d'enseignement, notamment ceux créés en France mais aussi en Egypte par les saint-simoniens, les ingénieurs en organisation en prétendant dévoiler le monde usent des statistiques comme les ivrognes des réverbères, pour l'appui qu'elles fournissent plutôt que pour la lumière qu'elles répandent. Ils entraînent une disparition

de l'objet où l'homme lui-même en tant que sujet se trouve englouti. C'est confronté à ce danger extrême, au moment où tout sol vient à manquer, que l'homme a la possibilité de saisir son appartenance à l'*Etre*. L'arraisonement est dévoilement, sans pour autant être un mode particulier de l'*alétheia* comme l'est la *poiesis* grecque à laquelle il s'oppose et dont il prend la place. Il n'est ni un genre ni une *epoché* de l'*Etre*. Si dans le nom même de *Gestell*, demeure la réminiscence d'une fabrication (*herstellen*) et d'une exposition (*darstellen*) qui sont propres à la *poiesis*, il n'en est pas moins occultation de la *poiesis* et de tout dévoilement comme tel. Voilant-dévoilant, tel est le double sens du *Gestell*, pouvant être compris à la fois comme ultime détermination de l'*Etre* en tant qu'il est accomplissement de la volonté de puissance et comme prélude à l'*Ereignis*, origine de l'*Etre* comme de la présence. L'*Ereignis* est ce qui fait advenir l'*Etre* et en fait don. Il n'est rien d'autre que le dévoilement lui-même pensé sans égard à l'*étant*, c'est-à-dire hors métaphysique. (Dastur, 1974)

La critique de la technique de Heidegger a pu justifier son adhésion initiale au national-socialisme par son désir de contrôler et de freiner un développement technologique jugé mortifère. Mais avec la guerre et l'usage exacerbé de la technologie par le totalitarisme nazi, Heidegger s'éloigne de celui-ci et dénonce la dimension criminelle de la technologie moderne. En 1953, dans la continuité de ses analyses de l'entre-deux-guerres, il montre comment l'époque de la civilisation technique ouvre le règne de « l'arraisonement » (*Gestell*), comment la technique est devenue le destin des sociétés, et comment elle menace de tout réduire à un univers unidimensionnel où la liberté serait laminée et l'accès à une vérité plus initiale deviendrait impossible. (Safranski, 1996, pp. 412-416).

La technique moderne place l'homme dans une conjoncture telle qu'il peut tout aussi bien se livrer à la frénésie de la domination que se rendre attentif à la part qu'il prend au dévoilement même. (Heidegger M. , 1983, p. 363). Le travailleur mobilisé par le management oublie que dans la pratique des arts et métiers la technique signifiait aussi amener à l'être vrai (*entbergen*). Relevant de l'abstraction qui maîtrise, plutôt que de la réception des contraintes et des données locales, le manager apparaît non pas comme l'homme d'une vocation mais comme l'acteur d'une technologie qui défie la nature et l'aménage par ses provocations et son impérialisme. Face à l'inacceptable, la technique managériale renforce le contrôle de gestion, plutôt que de consentir au moment nocturne. En reprenant la critique Heideggérienne de la technique, il apparaît que la fatalité du management réside dans le fait que nous avons brisé les liens qui unissaient technique et poésie. Il nous incombe de dévoiler dans le moment

poétique, l'*Etre* enfoui sous les orages d'acier de la technique : « Tout proche et difficile à saisir, le Dieu ! Mais aux lieux du péril croit aussi ce qui sauve. » (Hölderlin, 1967, p. 162)

4. Le Palais de l'Industrie comme arc triomphe de l'ingénierie managériale

Le projet saint-simonien s'avère être la constitution d'un réseau d'îlots ou de serres qui ont toutes les vertus possibles pour abriter non seulement des variétés horticoles transplantées mais aussi des producteurs dont les intérêts ne peuvent que s'opposer. Les entreprises bancaires et de chemin de fer qu'ils constituent en France associent des sapeurs du génie, des ruraux déracinés et des aristocrates déchus, en Algérie, des arabes, des juifs, des kabyles et des européens. Autant de gens qui sont suffisamment différents pour ne pas pouvoir vivre ensemble au sein d'une communauté. Dans leurs entreprises les saint-simoniens s'efforcent de respecter la règle d'isosthénie qui veut qu'il y ait des équilibres de forces plus ou moins égales dont chacune est capable d'empêcher l'action unilatérale de l'autre. Il s'agit pour cela de spatialiser la vérité et de synchroniser les arguments afin de permettre une vision englobant tous les objets de controverses. Leur utopie entrepreneuriale est la constitution d'un regard absolu qui spatialise tout en même temps. Elle s'illustre par exemple dans la notice sur le nivellement de l'Isthme de Suez établie en 1847 par l'ingénieur Paul-Adrien Bourdaloue. Avant cette étude les ingénieurs de Bonaparte croyaient la Méditerranée plus basse que la mer Rouge. Il faudra que le saint-simonien Paulin Talabot envoie sur le terrain pour le compte de la société d'étude du canal de Suez fondée par Enfantin l'équipe topographique Bourdaloue, guidée par l'ancien apôtre de Ménilmontant Bruneau, pour que soit démontré au contraire que les deux mers sont à peu près de niveau¹. L'entreprise de construction du canal par la voie entre Suez et le Golfe de Péluse sera finalement le fruit tardif de cette quête d'harmonie entre d'une part les forces de la nature et d'autre part les forces politiques. A partir de points d'appui scientifiquement solides, l'entreprise saint simonienne parvient à libérer les forces productives tout en les neutralisant afin qu'elles ne s'entredétruisent pas. L'organisation du travail de la production et des échanges qu'ils déploient tisse entre les acteurs mis en tension par ce réseau en forme de dôme géodésique, de nouveaux liens susceptibles de maintenir la paix et d'améliorer le sort de la classe la plus nombreuse. Il s'agit d'organiser

¹ Notice sur le nivellement par Bourdaloue, ingénieur résident des chemins de fer du Gard. 18^e table de repères. Isthme de Suez et Basse Egypte. Etudes de 1847, Nimes, Ballivet et Fabre, 1847, BNF Arsenal, ms.7832 (4)

l'arrondissement du monde par un réseau de serres isostatiques qui délient les traditions pour domestiquer l'avenir.

La conception saint-simonienne de l'entreprise qui triomphera à partir de 1860 ne fut donc pas celle de l'association ouvrière de *l'Atelier* inspirée par Philippe Buchez. Cet associationnisme issu de l'école du *Producteur* visait l'avènement d'un socialisme chrétien égalitaire du devoir et du dévouement où le sacrifice était créateur de solidarité et de fraternité. Pour ce courant l'organisation des travailleurs étaient le seul chemin vers l'émancipation et la condition nécessaire à l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'affranchissement économique allait de pair avec l'affranchissement politique et passait par la maîtrise du travail lui-même. Il s'agissait de faire la guerre à la concurrence au risque de voir renaître un nouveau corporatisme. Ce ne sera pas non plus la conception saint-simonienne que l'on retrouve chez Pierre Leroux avec l'entreprise de *Boussac* qui expérimente dans la Creuse la réunion des métiers de journaliste et d'imprimeur. Dans cette organisation du travail qui associe production agricole et typographique, éducation et culture, Pierre Leroux, avec notamment son frère Jules et l'institutrice Pauline Roland, tentèrent de concilier liberté individuelle et nécessité collective, en fonction des besoins de chacun et des aspirations de la société nouvelle.

Le modèle d'organisation qui s'impose au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle est celui du *Palais de l'Industrie* et de l'exposition universelle de 1855. Le jury de cette exposition qui réunit les saint-simoniens enfantinistes (Chevalier, Pereire, Flachet, Arles Dufour) répond à l'objectif « d'entreprendre, d'une manière pratique, l'amélioration de la classe la plus nombreuse ». Ces saint-simoniens avaient bien compris que la vie sociale, après le tournant de Valmy s'acheminait vers la fin de l'histoire ouverte et combattante, et ne pouvait se dérouler que dans un intérieur élargi à l'échelle du globe, dans un espace interne ordonnant celui-ci comme une maison ou plutôt comme une machine à vivre dotée d'un climat artificiel². La période critique révolutionnaire devait déboucher, par le progrès domestiquant la nature, sur « la paix considérée sous le rapport des intérêts » (Chevalier, 1832). Aucun événement historique ne pourrait plus survenir dans le champs clos du « système méditerranée » décrit

² Vitrines du commerce, de l'industrie et des beaux-arts des différentes nations, les Expositions universelles sont l'occasion d'une confrontation pacifique entre les peuples. L'exotisme des pavillons étrangers y ajoute une touche ludique qui attire et attise la curiosité de millions de visiteurs.

La première Exposition universelle a lieu en 1851 à Londres, où le Crystal Palace, palais de verre et de métal, frappe les esprits par sa transparence, son immensité et ses techniques de construction.

Paris offre sa réponse dès 1855 lors de sa première Exposition universelle, où est édifié pour l'occasion le palais de l'Industrie, inspiré du Crystal Palace. La France montre ainsi sa capacité à renouveler l'exploit technique, ajoutant même une façade de pierre, ce qui fascine le public.

par les enfantinistes. *Le Palais de l'Industrie* édifié à Paris en 1855 illustre la conception saint-simonienne de l'entreprise où la hiérarchie capacitaire devait transfigurer le monde extérieur dans une l'entreprise globale qui prendra la forme d'une grande serre impériale, transcendant les oppositions des classes et unissant l'Orient et l'Occident. L'entreprise est le dispositif (Heidegger M. , *Etre et Temps*, 1986, pp. 155-173) transfigurant le monde extérieur par le cosmopolitisme dans une immanence fervente où doit régner un éternel printemps du consensus et de la coexistence pacifique. Les saint-simoniens conçoivent ainsi l'entreprise comme la réalisation d'une biopolitique au sein d'un vaste forum où les hommes dépouillés de leur lien avec l'absolu mènent une l'existence où chacun est l'autre et où personne n'est lui-même. Une vie privée d'elle-même et des ravissements de l'extase par la technostrucure, qui ressemble à celle vécue dans la maison des morts de leur contemporain Fiodor Dostoïevski. Le socialisme saint-simonien du Palais de l'Industrie est la première étape sur la voie du consumérisme où les flux des désirs déploient leur puissance incomparable dans les réseaux. Les théories économiques néo-classiques de l'entreprise n'arrivent pas à dépasser la perspective des contrats, des transactions et des rapports de production. Elles laissent dans un angle mort le projet originaire de l'entreprise moderne qui consiste à s'affranchir de la tradition et à transposer la totalité de la vie du travail, des désirs et de l'expression artistique des hommes dans l'immanence de l'échange marchand éternellement recommencé. La colonisation de la terre pensée par les saint-simoniens jusqu'à son abolition dans les rapports de libre marché à l'échelle du monde, s'est traduite par des entreprises qui des zoos humains aux reality shows et aux réseaux sociaux constituent la société comme une scène mondiale et un objet d'exposition d'elle-même. (Sloterdijk, 2006) La responsabilité sociale de l'entreprise ne fait qu'entériner le crépuscule des acteurs et l'avènement d'une éthique de la responsabilité. La conception française de la RSE qui se manifeste encore dans *la Loi relative au devoir de vigilance des sociétés mères et des entreprises donneuses d'ordre*, reste le fruit du pacte faustien des saint-simoniens qui fit croire aux hommes qu'ils pourraient être responsables non seulement de leurs comportements immédiats mais aussi des effets de leurs actions locales aussi éloignés qu'ils soient dans le temps et dans l'espace .

5. La fausse promesse du management humaniste

Succédant à l'organisation scientifique du travail d'Henri Fayol, « l'humanisation » des théories ou des modèles de management est devenue elle-même suspecte puisque vécue seulement comme un moyen affiné d'organiser l'exploitation de la force de travail sans encourir le risque de la désaffection ou de conflits au prix désastreux.

Aujourd'hui la multiplication des publications et des formations invoquant le retour à un management humaniste de l'entreprise a de quoi laisser songeur lorsqu'en même temps la rationalité instrumentale des « sciences du management », instituées comme clé de voûte de l'économie néo-classique, du droit et de l'ingénierie, n'est jamais remise en question. On peut ainsi lire des appels apologétiques à inspirer et à faire confiance (Masson, 2004) ou à faire le choix d'un management par les valeurs plutôt que par les règles, afin de mettre « les hommes et les femmes au cœur de l'entreprise au lieu de la performance. » (Horovitz, 2013). Les appels au *servant leadership* comme moyen « puissant et humaniste pour remédier à la crise du management » n'y feront rien (Bellet, 2013). En effet cette science de l'homme performant qu'est le management, s'est encore affirmée et raffinée avec la convergence des technologies de l'information, de la vie et de la matière (nanotechnologies...) marquant le triomphe de la technique en même temps que la fin de l'homme. Il s'agit d'une totalisation de la technique qui recouvre tous les éléments composant le corps social et fait que toutes les expressions de la vie humaines sont concernées. Non seulement la technique arraisonne le monde en éliminant peu à peu ce qui n'est pas technicisable (la fête, l'amour, la joie, la souffrance,...) mais elle tend à reconstituer un tout de cette société comme de cette existence à partir de la totalité technicienne (Ellul, 1977). L'homme certes ne devient pas un objet technique comme un robot, mais il reçoit son unité non pas de l'*Etre* mais de la technique totalisante. Or celle-ci étant vide de signification n'a pu que prendre le sens donné que lui a apposé l'économie politique dominante, à savoir la satisfaction des intérêts passionnés collectifs et individuels.

« A quoi bon célébrer comme une solution l'être humain et la présentation philosophique déterminante qu'il donne de lui-même dans l'humanisme, alors que l'on a justement vu dans la catastrophe du temps présent, que c'est l'homme lui-même, avec ses systèmes d'auto-surélévation et d'auto-proclamation métaphysique, qui constitue le problème ? » (Sloterdijk, 2000, p. 26) Dans sa *Lettre sur l'humanisme*, Heidegger atteste que

l'humanisme est l'agent d'une non-pensée vieille de deux mille ans, celle de l'essence même de l'homme. Heidegger pense contre l'humanisme parce que celui-ci ne pense pas l'humanité assez haut. (Heidegger M. , 1990) En définissant l'homme comme un animal rationnel, comme le firent les saint-simoniens et leurs épigones positivistes et vitalistes, on le réduit à une perspective zoologique et biologique. Même lorsqu'on dote l'homme d'une dimension transcendante, on passe sous silence que l'homme a un monde et qu'il est dans le monde tandis que l'animal est entouré par un environnement. Ce n'est que lorsque le manager parle de la dignité de la personne humaine, qu'apparaît la possibilité d'une anthropologie dans laquelle l'homme est celui qui est interpellé par l'*Etre* et qui est chargé d'en assurer la garde en bon pasteur. Dans cette perspective la mission de la personne humaine est de garder l'*Etre* et de correspondre à l'*Etre* comme un berger garde son troupeau sur la clairière. Ici ce ne sont pas des brebis qu'il convient de préserver, c'est le monde qu'il convient d'habiter et de méditer comme un espace-temps ouvert aux circonstances. La personne humaine conçue comme la clairière de l'*Etre*, est un lieu où l'*Etre* se révèle et s'ouvre en tant que ce qui est déjà là. Mais Heidegger va plus loin en disant que « Le langage est bien plutôt la maison de l'*Etre* en laquelle l'homme habite et de la sorte *ek-siste*, en appartenant à la vérité de l'*Etre* sur laquelle il veille. » (Heidegger M. , 1990, p. 91) . Le séjour dans la maison du langage est une écoute attentive de ce que l'*Etre* lui-même veut que son gardien dise au moment juste. Cette écoute demande à l'homme d'être plus silencieux qu'un gestionnaire scientifique faisant ses humanités en lisant des classiques. Il appelle à une personne humaine écoutant mieux et de façon plus obéissante, c'est-à-dire se soumettant à la volonté de l'*Etre*. L'*Etre* est en effet l'unique auteur de toutes les lettres essentielles, et l'homme qui est son secrétaire s'achemine vers la parole en poète. Heidegger renvoie le manager à une ascèse méditative, plutôt qu'à une société bavarde ou prolixe en productions littéraires sur le management humaniste. Tant que le management humaniste demeure tendu vers l'homme fort, il ne peut en rien contribuer à cette ascèse attentive au voisinage de l'*Etre*. Car « je demeure caché à moi-même ; quant au rapport à moi-même de ce qui autrement n'est pas caché. Le non caché, de son côté, se trouve ainsi caché, de même que je le suis à moi-même dans mon rapport à lui. Les choses présentes sombrent dans l'occultation de telle sorte que, dans une pareille occultation, je demeure caché à moi-même comme celui auquel les choses présentes se dérobent. Et en même temps cette occultation est occultée. » (Heidegger M., 1958, p. 320).

Pour les saint-simoniens et leurs disciples en management, le monde est un champ sur lequel le sujet met en scène sa prise du pouvoir sur des objets humains et non-humains et au

final sur tout l'*étant*. L'humanisme dans sa violence anthropocentrique est complice de la bureaucratie managériale qu'elle soit socialiste ou libérale ainsi que de la bestialité de la prostitution qui expose le monde comme objet de consommation. Le management s'efforce en permanence de faire coexister l'inhibition et le désinhibition, le secret et la transparence, le contrôle et la créativité. Les tentatives de domestication de l'*Etre* du management humaniste, ne font que prolonger aujourd'hui les tentatives de domestication de l'humanité à l'échelle du globe inaugurées par les saint-simoniens. Elles manquent trop souvent leur objet essentiel, dans la mesure où elles ignorent la manière dont l'homme manifeste la présence de l'*Etre*, à savoir à travers le parler originaire qu'est la poésie. L'accès à l'*Etre* s'ouvre en effet à travers le langage qui apparaît chez Heidegger non pas comme quelque chose produit lui-même à volonté, mais comme quelque chose qui est déjà là et à partir duquel il parle. Le langage est la maison de l'*Etre* en laquelle l'homme habite et de la sorte *ek-siste*, appartenant à la vérité de l'*Etre* dont il assume la garde. L'homme doit par conséquent être à l'écoute du langage, s'acheminer vers lui pour entendre ce que dit ce dernier. « Dire » prend alors le sens de montrer et de faire apparaître et non pas celui de communiquer.

Cet acheminement vers la parole renvoie à la question du temps qui donne accès à ce qui constitue l'humanité comme telle. Mais le management enferme le temps dans un mouvement d'accélération, de prolifération (des objets, des informations et des options) et de concurrence de plus en plus globale. L'homme sous l'empire de la technique managériale oscille entre décélérations dépressives, et débordements frénétiques. Submergé de « choses à faire » et saturé de contacts, loisirs et expériences volatils, il se révèle aliéné par une technologie qui à chaque innovations prétend toujours le libérer en attendant que son adoption et sa diffusion resserrent encore plus la toile du réseau des *Palais de l'Industrie*. L'homme est plus que jamais jeté dans le monde sans pouvoir l'habiter, sans pouvoir saisir son propre pouvoir-être, ni l'unité et la tournure du monde.

Oui, quand le monde entier, de Paris jusqu'en Chine
Ô divin Saint-Simon, sera dans ta doctrine,
L'âge d'or doit renaître avec tout son éclat,
Les fleuves rouleront du thé et du chocolat ;
Les moutons tout rôtis bondiront dans la plaine,
Et les brochets au bleu nageront dans la Seine ;
Les épinards au monde viendront fricassés,
Avec des croûtons frits tout autour concassés ;
Les arbres produiront des pommes en compotes,
Et on moissonnera des carricks et des bottes ;
Il neigera du vin, il pleuvra des poulets,
Et du ciel les canards tomberont aux navets.

LANGLE ET VANDERBURCH

Louis-Bronze et le Saint-Simonien

(Théâtre du Palais-Royal, 27 février 1832) cité par Walter Benjamin



3

Bibliographie

Autin, J. (1984). *Les Frères Pereire. Le bonheur d'entreprendre*. Paris: Librairie Académique Perrin.

Bellet, D. (2013). Le "servant leadership" : un paradigme puissant et humaniste pour remédier à la crise du management. *Gestion 2000*, 30(1), pp. 15-33.

Chandler, A. (1988). *La main visible des managers: une analyse historique*. Paris: Economica.

Chevalier, M. (1832). *Système de la Méditerranée*. Paris: Le Globe.

Coilly, N., & Régnier, P. (2006). *Le siècle des saint-simoniens: du Nouveau Christianisme au canal de Suez*. Paris: Bibliothèque Nationale de France.

Dastur, F. (1974). Heidegger. Dans Y. Belaval, *Histoire de la philosophie* (Vol. 3, pp. 616-619). Paris: Gallimard.

Ellul, J. (1977). *Le système technicien*. Paris: Calman Levy.

Enfantin, P. (1843). *Colonisation de l'Algérie*. Paris: P.Bertand, Libraire.

Fayol, H. (1916). Administration industrielle et générale. *Bulletin de la Société de l'Industrie minière*(10), 5-164.

Heidegger, M. (1958). Alètheia . Dans *Essais et Conférences* (pp. 309-341). Paris: Gallimard.

Heidegger, M. (1958). La question de la technique. Dans *Essais et Conférences* (pp. 9-48). Paris: Gallimard.

Heidegger, M. (1983). Esquisses tirées de l'Atelier. Dans C. d. l'Herne, *Heidegger* (pp. 361-364). Paris: L'Herne.

Heidegger, M. (1986). *Etre et Temps*. Paris: Gallimard.

Heidegger, M. (1990). Lettre sur l'humanisme. Dans *Questions III et IV*. Paris: Gallimard.

Hölderlin, F. (1967). Patmos. Dans *Odes, Elégies, Hymnes*. Paris: Gallimard.

³ Max Berthelin (1811-1877), Palais de l'industrie, coupe transversale, 1854, Plume et encre, aquarelle, H. 31,1 ; L. 67,3 cm, Paris, musée d'Orsay

- Horovitz, J. (2013). *L'entreprise humaniste - Le management par les valeurs*. Paris: Ellipses.
- Jarrige, F. (2014). *Technocritiques: Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris: La Découverte.
- Jünger, E. (1990). *L'Etat Universel suivi de La Mobilisation Totale*. Paris: Gallimard.
- Jünger, E. (1994). *Le Travailleur*. Paris: Christian Bourgois.
- Masson, P. (2004). *Manager Humaniste*. Paris: Editions d'Organisation.
- Musso, P. (2006). *La religion du monde industriel*. Paris: Editions de l'Aube.
- Peaucelle, J.-L. (2003). Saint-Simon, aux origines de la pensée de Henri Fayol. *Entreprise et Histoire*, 34(3), 136.
- Picon, A. (2002). *Les saint-simoniens: Raison, imaginaire et utopie*. Paris: Belin.
- Rappin, B. (2015). *Heidegger et la question du management: Cybernétique, information & organisation à l'époque de la planétarisation*. Paris: Ovidia.
- Safranski, R. (1996). *Heidegger et son temps*. Paris: Grasset.
- Saint-Simon, H. (1823-1824). Oeuvres Complètes. Dans H. Saint-Simon, *Catéchisme des industriels, Premier, Deuxième et Quatrième cahier* (Vol. IV, pp. 2863-3016). Paris: Presses Universitaires de France.
- Saint-Simon, H. (2013). Nouveau christianisme. Dans *Oeuvres complètes* (Vol. IV, p. 3226). Paris: Presses Universitaires de France.
- Sloterdijk, P. (2000). *Règles pour le parc humain*. Paris: Mille et une nuits.
- Sloterdijk, P. (2005). *Ecumes*. Paris: Maren Sell.
- Sloterdijk, P. (2006). *Le palais de cristal: A l'intérieur du capitalisme planétaire*. Paris: Maren Sell.
- Steiner, G. (1981). *Martin Heidegger*. Paris: Albin Michel.